



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

*Chapeau en gros de Naples, Redingote en gros de Naples rayé et chiné, des magasins de M. Burty, rue Richelieu, n. 89, et Robe d'enfant, façon de Mme Valérie Mosnier, rue Saint-Lazare, n. 21.*

### MODES.

— Nous paraissions vraiment une nation toute bariolée dans ce moment. Des foulards, des écossais, des ramages de mille nuances rassemblées, croisées, tournoyant ensemble sur des tissus de laine, de soie ou de fil, voilà la mode d'aujourd'hui, la mode telle qu'on la rencontre au matin dans nos promenades, telle qu'on la voit au soir dans nos salons; la mode, telle qu'on l'aperçoit s'étaler, se chiffonner, se draper dans tous nos magasins de nouveautés. Car il n'y a pas à hésiter, il faut dans ce moment que chaque femme ait sa robe soit en foulard de Lyon, en foulard anglais, en foulard des Indes, en foulard de Chine,

ou en foulard quelconque enfin; mais il faut tant et tant, qu'à peine nos magasins y suffisent, et qu'il est à redouter que ces monceaux d'étoffes ne soient épuisés avant que chacun y ait trouvé sa part.

— Sur beaucoup de chapeaux on place une branche de lilas. Cette mode se renouvelle chaque année à cette saison; nous la redisons, pour être fidèles à l'histoire.

— On fait des capotes en rubans écossais blanc et rose, lilas et rose, bleu et rose, et elles sont soutenues par des coulisses en baleines et ornées d'un nœud sur le côté.

— On fait beaucoup de chapeaux en paille blanche à jour, dentelée de gros de Naples de couleur.

— Les costumes d'enfants sont trop uni-



formes pour y trouver matière à de longs détails; aussi pensons-nous ne pouvoir mieux faire que de citer les descriptions suivantes, qui sont tout-à-fait exactes et tirées des modes du tems.

— Cet hiver les petites filles figuraient de petites châtelaines en robes de velours, en robes de satin *moyen-âge*, en mantilles et en manches à *sabots*, avec des *nœuds de page*. Rien de plus drôle que de voir une de ces poupées, enveloppée d'une douillette en soie, fermée par des nœuds, s'agiter à la poursuite d'un léger cerceau. Le *manchon* et les *fourrures* ont plus d'une fois fait perdre le prix de la course à la petite glorieuse, privée de l'usage de ses bras et gênée dans sa marche. A présent, l'*ombrelle* va devenir l'ambition de la petite fille, comme la *canne* est le sceptre du petit garçon.

On fait encore de petites douillettes de soie, mais elles ne sont plus ouatées; elles forment beaucoup de plis sous la taille, et joignent, sans fermer, sur une robe de dessous en percale blanche, avec un pantalon blanc.

— Les étoffes *soie* et *cachemire* à très-petits dessins et les *foulards* sont très-bien pour les enfans de trois à dix ans. Lorsque l'on veut en faire des robes un peu habillées, le corsage doit être dentelé, monté carrément, froncé devant et derrière ou en pointe devant, et plat. Les corsages en pointe sont de jolies façons pour les très-jeunes enfans auxquels l'embonpoint tient lieu de tournure. Les manches courtes doivent être bouffantes, et accompagnées de nœuds à longs pans. A l'extrémité de la pointe de devant doit pendre un nœud. Sur un foulard fond noir, à dessins de roses rouges, nous avons trouvé charmans des nœuds de rubans rouges, qui, reproduits dans des cheveux blonds, formaient deux touffes de chaque côté du visage, en rassemblant les boucles sur les tempes.

— Avec les façons en pointe, on garnit aussi le haut du corsage d'une mantille

de dentelle noire ou d'une pélerine décolletée en étoffe.

Le *blanc* est généralement ce que l'on préfère. Une robe de fine percale, garnie d'une chemisette en batiste plissée et bordée de dentelle avec des manches courtes dont le poignet est garni de la même batiste brodée ou festonnée, permet de déployer une élégance recherchée et peut être un modèle simple et plein de grâce en supprimant les broderies. Quelquefois la jupe est brodée en matilde ou sur l'ourlet; les dentelles sont des valenciennes ou des malines. Plus ordinairement la jupe est unie, et les dentelles sont remplacées par de jolis tulles.

— Au lieu de *ceintures*, il est fort bien de garnir la taille d'une petite bande de mousseline ou batiste plissée à petits plis, qui retombe sur la jupe. Ceci est surtout destiné aux corsages en pointe. C'est un divin accessoire des *manches courtes*. Elles rendent nécessaires les *mitaines longues*. Les mitaines de soie! les mitaines noires! Que de jolis petits doigts sortent de ce demi-gant! que ces petits bras ronds et blancs sont ravissans à travers cette maille transparente! Les mitaines noires sont surtout charmantes avec une robe blanche.

Les robes de mousseline claire doublées de marceline avec quelques dentelles et point de broderies, sont parfaitement distinguées; la mousseline peut être de couleur, mais le blanc est mieux choisi.

— Une jolie petite *toilette* qui fut remarquée ces jours derniers à Saint-Roch, était celle de la petite H... que l'on baptisait, âgée de quatre ans. Elle avait une robe de cachemirienne blanche, à manches courtes, corsage dentelé et pélerine en pointe; des mitaines de soie blanche, un bonnet de blonde doublé de satin blanc et des souliers blancs en maroquin verni.

Les *pantalons* sont devenus de mode générale: ils doivent être de moyenne largeur vers le bas et garnis d'une dentelle ou d'une bande plissée. Dans un genre



plus simple, un large ourlet, ou un entre-deux au-dessus de l'ourlet, remplace la dentelle.

— Les *tabliers* sont peu à la mode, c'est une affaire d'utilité, ce n'est plus une fantaisie. Au lieu de *cols*, qui vont rarement bien, on fait des *pélerines* qui, selon la dimension, tiennent lieu de col ou de pélerine. Il y a aussi des pierrots, carrés sur les épaules, montés sur un entre-deux brodé, qui dégagent le cou en retombant.

— Pour *chapeaux*, des capotes de gros de Naples froncées à l'anglaise, ou des chapeaux de paille doublés de gros de Naples.

— Pour *chaussures*, des souliers très-carrés, des brodequins ou des guêtres.

Les petits garçons portent des *vestes à l'anglaise*, rondes et ouvertes par devant ; sous la veste monte une chemisette à tuyaux qui ferme en boutonnant ; elle se termine par un collet rabattant en dehors, haut seulement de deux doigts, et garni d'une petite collerette plissée. La *cravate* de soie noire ou de foulard relève cette collerette qui accompagne le visage. Les *pantalons* froncés conviennent déjà aux garçons de six ans ; ils laissent leurs mouvements libres et marquent peu la taille.

— Des guêtres de drap ou des bottines de peau noire sont la *chaussure* adoptée.

— De quatre à dix ans, un petit garçon doit porter des *casquettes*. On en fait de jolies en crin blanc et en casimir.

### TROIS JOURS SUR LE FEU.

#### I.

« On a raison de le dire, la fumée est un mystère ; un aussi grand mystère que la gloire, que l'ambition, que la vie, autres fumées, n'est-il pas vrai, Albert ?

C'est ainsi que parlait une jolie femme

à un homme, jeune encore, tandis qu'on allumait les bougies d'un lustre qui éclairait un magnifique salon meublé de banquettes rouges tout à l'entour, disposé, comme on le voit d'ici, pour un bal.

— Vous avez raison, madame, on ne peut le contester. Cette fumée nous aveugle évidemment, quoi que le fumiste ait pu faire pour l'empêcher ; et, en vérité, depuis que l'artiste y a mis la main, elle augmente. C'est un lutin, un méchant farfadet, comme vous le dites, un esprit de contradiction.

— Pas moyen !... Antoine, retirez le feu... ouvrez les fenêtres. Il fait assez chaud ici, Albert ?

— Je vous en réponds, madame. Votre salon va, dans une heure, être un lieu de printemps, une serre-chaude parfumée de fleurs et de femmes. »

Il y avait ce soir-là grand bal chez M<sup>me</sup> Laure d'O..., jeune veuve, et la réunion qu'elle préparait avait pour but principal de faire connaître à sa nombreuse société son nouvel époux, celui dont elle allait prendre le nom dans quatre jours, Albert Dertival.

Depuis deux ans il attendait cette main qu'il allait bientôt presser devant l'autel ; c'est dire qu'il adorait, ou mieux, aimait avec une forte constance Laure, et cette passion n'avait point eu son commencement d'usage, un regard qui frappe au cœur, un son qui envahit l'âme, un coup d'électricité. Elle avait pris sa source à un lit de douleur et dans le dernier vœu d'un mourant. Albert était l'intime ami du mari de Laure, et quand celui-ci, après les lenteurs d'un mal de poitrine qui était arrivé en traître, comme un serpent, au fatal troisième degré, se sentit près de sa dernière heure, il voulut voir Albert et le fit asseoir à son chevet près de sa femme, qui avait eu de lui des soins admirables. Il les regarda alors d'un œil tristement souriant, prit la main d'Albert, la main de Laure, puis dit d'une voix éteinte :



« Laure, je connais mon ami : il est aussi bon que je crois l'avoir été. — Albert, la veuve que je vais laisser est une femme rare, accomplie, abondante en bonheur pour son époux ; — continuez notre heureuse union ; — ma petite Marie a besoin d'un père qui l'aime bien : — mes amis, promettez-moi..... » Il n'en put dire davantage et mourut.

Laure et Albert n'avaient eu rien à promettre ; cependant, ils regardaient comme une sorte de lien d'avoir entendu ces solennelles volontés, et n'y pas obéir leur eût semblé impie, d'autant qu'ils avaient depuis long-tems, l'un pour l'autre, beaucoup d'amitié : c'eût été de l'amour si Laure n'eût pas été mariée ; elle devint amour au milieu des larmes du veuvage.

Le veuvage allait donc se terminer. Déjà le salon se remplissait de femmes radieuses de pierreries, enivrantes de parfums et de beauté. Le nombreux orchestre avait donné le signal à neuf heures, et la première contredanse n'eut point cette gravité d'entrevue diplomatique que l'on peut remarquer dans la plupart des bals, aussi bien qu'au moment solennel du potage dans les grands dîners. Les quadrilles furent nombreux, animés, et pétillans de prime — abord. Les conversations s'engagèrent tout aussitôt avec un décent abandon, et il était ravissant de voir les bouquets et les têtes des danseuses, bouquets tout aussi frais, tout aussi parfumés, allant, venant, se croisant, bondissant en mesure, un véritable parterre dansant.

Les contredanses, les valse, les galops se succédèrent activement jusqu'à deux heures du matin, instant du souper.

« C'est insupportable, dit Albert, il est toujours resté dans le salon une odeur de fumée qui se mêlait aux plus délicieuses senteurs des bouquets et des essences.

— Vous avez raison, Albert, et voilà comme une pensée grave et sombre est toujours au fond de ce qu'il y a de plus riant et de plus suave. C'est la base con-

tenue sous le chant gracieux, c'est le Vésuve fermentant sous les folies de Naples.

— Fort bien, madame, mais il serait bon, je crois, d'ouvrir toutes les fenêtres pendant le souper. » Ce que fut dit fut fait, et Albert donnant le bras à Laure, conduisit les danseurs au souper le plus exquis que puisse créer la fantaisie d'un gastronome. Animée par la première partie du bal, puis par le gai repas et les entretiens au champagne, la joyeuse société rentra dans le salon.

L'orchestre, qui avait soupé aussi, reprit avec plus de verve qu'auparavant, et comme un jeune coursier sans rênes secoue sa crinière, il secoua tellement aux accords de son harmonie frénétique la foule ivre de plaisir et de bondissemens, que sorbets, sirops et glaces prodigués ne pouvaient étancher la soif. Les candélabres et le lustre étaient voilés par une espèce de brume. Les bouquets s'étaient desséchés dans cette atmosphère brûlante, et les danseuses se flétrissaient comme les fleurs.

N'importe, le bal continuait et ne finit qu'au jour. Combien y eut-il de froids soudains et de fluxions de poitrine ? les médecins des danseuses le savent. M<sup>me</sup> Do\*\* jouissait du suprême bonheur d'aller au bal chez soi : lequel bonheur est de n'avoir pas à revenir ; elle se coucha donc sans aucun risque après avoir embrassé son enfant, et ne se réveilla que vers le milieu du jour. — Elle était lourde et pesante alors, elle qui avait toute la nuit été si légère : elle sentait une chaleur de tête, un étourdissement qu'elle attribua à la fatigue du bal et au sommeil qu'elle venait de goûter à une heure inaccoutumée ; une fois levée, elle n'y pensa plus et sortit.

Le soir, Albert était assis dans la chambre de Laure, il lui faisait la lecture ; commençant ainsi à jouir de la vie domestique et du charme du coin du feu. Oh ! non pas, car il n'y avait pas une étincelle dans la cheminée, mais le tems était doux, et il semblait que la chaleur



du bal se fit encore sentir. Ils suspendaient souvent la lecture, pour se parler des doux projets de ménage et de riantes journées dans l'avenir; Marie, la petite fille, jouait entre eux deux.

« Oh! vous aimiez bien ma fille, n'est-ce pas Albert? — Notre fille... oh! oui... » Il l'embrassa et reprit sa lecture; c'était dans un vieux livre, rempli de naïves narrations, et voici celle qu'il lisait :

( LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO. )

### STEEPLE-CHASE.

C'est une chose déterminée, les *steeple-chase* sont en vogue. Encore une mode d'outre-mer transportée chez nous avec celle du thé et des jolis chevaux bouclés de chaque côté des joues. Mais celle-ci, toute remplie d'obstacles, de fatigues, de dangers, ne viendra nous apporter que terreurs et pénibles anxiétés. Nous finirons peut-être un jour à nous façonner à cet effrayant plaisir de voir nos frères, nos amis, l'élite de notre jeune France, exposer leur cou à être fracassé en sautant un fossé, en franchissant une borne, en traversant des bois, des marais, des ruines, car tel est le but attrayant de ces *steeple-chase*, autrement dit courses au clocher, qui vont bien l'emporter aujourd'hui sur l'intérêt qu'on portait autrefois aux ascensions des hardis aréonautes. On sait que les Anglais, grands amateurs de chevaux et de *paris*, ont institué cet usage pour satisfaire ces deux passions à la fois. Leur *steeple-chase* est une course qui a pour but un village, une éminence, un clocher, auprès duquel il faut arriver par une ligne directe, franchissant tout ce qui peut l'entrecouper, soit collines, rivière, muraille, marais, etc.; enfin rien ne doit arrêter le coureur. On indique la ligne quelquefois par de petits drapeaux placés de distance en distance, qui servent à empêcher de dévier de

la route. Ce sont souvent les jockeys des gentleman qui montent les chevaux, tandis que les maîtres restent spectateurs et parient. Il est pourtant des jeunes gens qui profitent de cet exercice si en vogue, pour déployer leur adresse et la supériorité de leurs chevaux. Ce plaisir est un de ceux où les Anglais portent le plus d'ardeur, et les femmes elles-mêmes l'encouragent par leur présence, leur approbation et souvent les plus aimables récompenses.

Nous n'en sommes pas encore arrivés à ce point d'exaltation, et peut-être même nous serions-nous contentés toute la vie des simples courses au Champ-de-Mars et au bois de Boulogne, si, dans un beau jour de 1829, nos fashionables, amateurs de chevaux, ne s'étaient rendus à la *Butte aux lapins*, près du bois de Verrières, et n'avaient indiqué pour but de ce premier *steeple-chase* l'aqueduc du Bue, distant de plus de deux lieues et coupés par des sauts terribles. Huit chevaux furent lancés dans cet essai; deux seuls furent placés. *Logie*, appartenant à M. de Normandie, remporta la victoire, et tous les journaux d'alors proclamèrent ce triomphe inaccoutumé dans nos usages.

Ce début fut suivi de beaucoup d'autres épreuves du même genre, qui eurent lieu dans les environs de Paris; mais ce nouveau plaisir n'avait point encore acquis d'importance dans notre monde. Il n'était point précédé par cette rumeur qui annonce une fête ou un concours national. Il fallait un élan plus brillant, il fallait l'encouragement d'une renommée qui proclame les chutes et les succès, il fallait que nos hommes à la mode se réunissent pour consolider cette innovation dans nos mœurs, en la mettant sous le patronage de leurs noms, de leur fortune, de leur influence dans le monde fashionable, et nous pensons qu'ils ont heureusement débuté la semaine dernière dans une *course au clocher*, dont nous allons citer quelques détails.



Six chevaux se présentèrent sur le pré de départ : *Guitare*, jument grise à M. le duc d'Orléans, montée par M. Carrey ; *Leamington*, cheval bai-brun à M. W. Wilkinson, monté par lui-même ; *Napoléon*, cheval bai-brun à M. Gould, monté par M. Allouard ; *Sidney*, cheval alezan à M. Charles Laffite, monté par lui-même ; *Sir Bob*, cheval gris à M. de Normandie, monté par lui-même ; *Mayfly*, jument grise à M. de Vaublanc, montée par lui-même.

La distance à parcourir était d'environ une lieue sur des prairies fort humides et souvent marécageuses ; la première partie du terrain offrait de sérieuses difficultés aux chevaux et aux cavaliers, les haies et les clôtures à franchir étant nombreuses, solides, et n'ayant pas moins de 4 à 5 pieds de hauteur, après quoi les prairies ne présentaient plus d'obstacles, si ce n'est quelques palis ou pieux de clôture moins élevés et quelques fossés assez larges. Mais à environ cinq cents pas de l'arrivée, les chevaux devaient franchir une palissade très-haute, parcourir une pelouse unie jusqu'à l'enclos marqué pour le but, enclos dans lequel on ne pouvait enfin pénétrer que par-dessus un petit mur avec un ruisseau devant. Le cheval qui aurait le premier sauté ce dernier obstacle était vainqueur.

Les chevaux devaient porter 144 livres, payer 250 fr. d'entrée, et le dernier arrivé rembourser au second sa mise.

A trois heures précises et à un signal donné, les six chevaux, montés par leurs jockeys, en capes et en vestes de soie de couleurs différentes, s'élancèrent, et, à une centaine de pas environ, sautèrent tous à la fois la première haie, M. de Normandie prit alors la tête, et franchit avec beaucoup de détermination les cinq haies suivantes ; son cheval vola pour ainsi dire sur la dernière qui avait près de six pieds de haut.

Au second palis, *Guitare*, en sautant, toucha, et fit la culbute sur M. Carrey, qui resta étourdi pendant quelques instans

de sa chute. *Mayfly* s'abattit aussi à cette haie, et M. de Vaublanc, n'ayant pas lâché les rênes, fut traîné une trentaine de pas, mais il parvint à remonter presque aussitôt. Cette jument, très-ardente, est fille de *Canon Ball* ; elle n'hésita pas un instant dans toute sa course, et prit tous ses sauts admirablement.

Au troisième palis, *Sidney* refusa obstinément, et ôta ainsi à son cavalier toute chance de succès. MM. Allouard et Wilkinson furent les premiers qui arrivèrent au pavé de Jouy à Bièvre, en sautant une porte très-difficile et qu'il fallait prendre de biais. Les autres chevaux la refusèrent, à l'exception de *Mayfly*, qui la passa en ébréchant un peu le dessus. *Sir Bob* resta embarrassé et comme à cheval sur la porte, après de longs efforts de son cavalier pour la lui faire sauter. M. de Normandie perdit en cet endroit un tems précieux, qu'il lui fut impossible de regagner. *Napoléon* et *Leamington*, qui était alors devant, furent retardés à un petit champ dont leurs chevaux refusèrent d'abord de franchir les clôtures, ce qui permit à *Mayfly* de les rejoindre et de les dépasser. Cette jument prit alors la tête et la garda jusqu'à environ un demi-mille du but, où elle fut rejointe par *Napoléon* qui la devança, et qui aurait probablement été vainqueur, s'il n'avait pas refusé la dernière palissade. M. de Vaublanc reprit dès lors son avantage, sauta le palis et le mur, et gagna aisément M. Allouard, qui arrivait en second, et M. Wilkinson qui se trouvait en troisième, malgré une chute terrible dans un bournier. M. Carrey tomba trois fois et fit fausse route un instant.

Le juge ne plaça que les trois premiers chevaux. *Guitare* arriva le quatrième, *Sir Bob* le cinquième, et *Sidney* le sixième.

Le 1<sup>er</sup> de carabiniers avait dirigé de ce côté une promenade militaire, et l'aspect de ce beau régiment contribuait encore à embellir la fête qu'un tems magnifique a favorisé. MM. les ducs d'Orléans et de Nemours étaient présens ; toutes les po-



pulations des environs s'étaient rendues sur les lieux et semblaient prendre autant d'intérêt que de plaisir à ce spectacle vraiment curieux, et surtout très-fertile en émotions diverses.

#### MARCHÉS AUX FLEURS.

Voici le printemps ! voici le beau soleil ! voici la saison des jeunes fleurs, délicates sensitives qui aiment à secouer au bel air chaud leurs tiges flétries par la triste poussière d'hiver. C'est bientôt que les plantes exotiques vont abandonner leur exil de la serre chaude pour s'épanouir quelque peu aux souvenirs fugitifs du soleil de la patrie. En attendant, l'activité règne au camp des amateurs et des horticulteurs de tous étages. Depuis le riche *parcomane* qui prépare l'avenir luneux de son *pleasure-ground* d'été, jusqu'à la pauvre et simple grisette qui gratte la terre de sa cuvette fêlée pour réinstaller sur sa haute fenêtre ses triomphans jardins de Babylone, embaumés de résédas et de flexibles clématites, chacun cherche à marier les nuances, à féconder ses vieux arbustes de l'an passé, à ranimer la verdure factice de Paris. Le grand œuvre des jardins est, à l'heure qu'il est, en grand œuvre de combinaisons et d'attente.

Je ne sais pas de coup d'œil plus agréable, plus animé que celui d'un marché aux fleurs par le soleil de printemps qui nous éclaire. C'est un bazar varié, riche, bien peigné, bien odorant, et surtout admirable de bon ordre et d'économie naturelle. Partout la sève et la chaleur ont été contenues, ramenées, ordonnées avec sagesse. La providence des jardiniers a, partout et toujours, mesuré l'air et le soleil à chacune de ses tiges délicates et flexibles. C'est la nature en beaux habits, c'est l'admiration peinte sur tous les visages, c'est l'épanouissement sur tous les traits des connaisseurs et des amateurs.

Cette exposition journalière, jusqu'ici reléguée aux extrémités de Paris, par delà le monde civilisé de nos dandys et de nos équipages fashionables, va désormais se trouver implantée dans les quartiers aristocratiques de la Chaussée-d'Antin. En ce moment les ouvriers sablent et nivellent les nouveaux marchés de la Madeleine et de la place Royale. Leur ouverture est fixée au 1<sup>er</sup> mai prochain. Avis aux belles dames qui traverseront le boulevard pour aller visiter les produits de l'industrie.

#### Album.

Il y avait dernièrement à Paris un homme que nous avons vu, applaudi, et dont on ne parle pas assez, selon nous, car vraiment son sang-froid, son courage, sont au-dessus de tous les éloges : c'est celui auquel on a donné les surnoms de *Hercule moderne*, de *Dompteur des animaux*, c'est Martin, enfin, qui, chaque soir dans la vaste salle du Cirque-Olympique, a donné le spectacle de toute sa puissance sur les êtres les plus féroces de la création. Un lion, un tigre, une hyène, une lionne, voilà les acteurs avec lesquels il joue ; au milieu desquels, seul, un simple fouet à la main, il marche, commande comme on commanderait à des enfans gais, capricieux et mutins. Au lion, docile, caressant comme un jeune chien, il fait baiser son maître ! Le tigre, malgré ses huit pieds de longueur, léger comme un jeune chat, monte sur ses épaules, l'enlace de ses bras larges, velus et marquetés, recherche son sourire, une parole flatteuse. S'il n'obéit pas, Martin le force à se mettre en pénitence dans un coin de l'énorme cage où tous sont en-



fermés! Alors vous le voyez, ce tigre terrible, debout, craintif, attendre qu'on le rappelle en grâce, qu'on lui fasse amitié. Confiant dans l'énergie de cet homme extraordinaire, le cœur bondit cependant à la vue de cet incroyable assemblage, de ce prodigieux groupe que Barye n'aurait pas osé composer, dans la crainte qu'on ne le taxât d'invraisemblance. Tranquillement assis entre un lion et un tigre aux formes gigantesques, et dont les têtes reposent sur ses genoux, Martin sourit du frémissement de terreur qui retentit autour de lui. En ce tems où l'on cherche partout des émotions fortes, violentes, nous concevons la vogue qu'ont eu au Cirque-Olympique les représentations de M. Martin. Il y a là toute une heure d'angoisses, et cependant de plaisir et d'orgueil, à la vue de cet homme si ferme, si courageux, arrivé au but d'une entreprise si téméraire.

— On parle beaucoup du nouvel instrument inventé en Angleterre, et qu'on appelle le *concordia*. Il paraît qu'au moyen d'un certain mécanisme appliqué aux cordes du piano-forté, on obtient sur cet instrument les effets des instrumens à archet. L'auteur espère aussi pouvoir enfler et diminuer les sons, autrement dit obtenir l'expression sur son instrument.

Il y a bien long-tems qu'on s'est occupé, pour la première fois, de la solution de cette question.

Érard est le premier qui semble y avoir songé, et Grétry, dans son livre, considérait l'orgue expressif dont s'occupait alors Érard comme devant être un instrument parfait. Cet orgue fut terminé quarante-cinq ans après. Sa destinée a été singulière :

commandé par la reine Marie-Antoinette, il était loin d'être achevé lors de la révolution. Érard ne l'abandonna pas cependant, et parvint, après des sollicitations répétées, à le faire accepter par la liste civile de Charles X, et il fut, si nous ne nous trompons pas, placé en 1829 dans la chapelle.

A la révolution de 1830, lors de la prise des Tuileries, chaque soldat-citoyen saisit un tuyau de l'orgue d'Érard, et s'en servit pour chanter la victoire. C'était un assez singulier spectacle que celui de ces hommes couverts de poudre et de poussière, dont la terrible énergie venait d'étonner une armée brave et disciplinée, et qui, à présent, leur fusil dans une main et un tuyau d'orgue dans l'autre, faisaient retentir la place du Carrousel de sons discordans et ridicules, comme des enfans revenant de la foire de Saint-Cloud.

Le malheur de l'orgue d'Érard n'a pas été sans influence sur le reste de la vie de cet excellent homme.

*A ce Numéro est jointe la planche 1056.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S<sup>t</sup>-LOUIS, n° 46, AU MARAIS





*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opera

*Modes de Long-champs.*

*Chapeau en gros de Naples. Redingote en gros de Naples  
rue. Robe d'enfant en gros de Naples.*

Messrs S & J. Fuller N<sup>o</sup> 34 Rathbone Place London.